

Nager, pour avancer

Avec *Barracuda*, son troisième roman traduit en français, l'Australien Christos Tsiolkas signe un des meilleurs textes de cette rentrée littéraire. Un grand roman d'apprentissage et de vie en eaux troubles.

Christos Tsiolkas n'est pas un inconnu en littérature : il en est à six romans, dont trois traduits en français : *La Gifle*, *Jesus Man* et *Barracuda*. Et à ce jour, il a vendu pas moins de 1,2 million d'exemplaires de cette *Gifle*, ce qui l'a fait passer de la condition d'ouvrier au statut d'écrivain respecté et honoré (il avoue en avoir conçu, pendant un long moment, une certaine honte).

De notre correspondant à Paris, Serge Bressan

Une précision, et Christos Tsiolkas y tient : «Ce roman n'est pas autobiographique même si ma vie l'a grandement inspiré...» Ledit roman au titre cinglant : *Barracuda* restera tout simplement un des temps forts de cette rentrée littéraire d'août-septembre 2015.

On dira aussi que le barracuda est un poisson carnivore pouvant mesurer jusqu'à 2 mètres de long, avec une mâchoire inférieure de grande taille, des dents en forme de croc et deux ailerons dorsaux largement séparés, le premier avec cinq épines et le seconde une épine et neuf rayons mous... Ainsi, en titrant *Barracuda* son nouveau roman, Tsiolkas annonce le projet : ça va cogner. Et, entre les mains, on a un livre coup de poing.

Oui, Tsiolkas mérite bien sa réputation d'enfant terrible des lettres australiennes. Après le dérangeant *Jesus Man*, *Barracuda* perpétue ce style et cette écriture à fleur de peau, sous tension permanente. Cette écriture qui magnifie et décode le dépassement de soi, le sacrifice, l'échec et la reconstruction.

Se surpasser, encore et toujours

Est-ce alors un hasard si le romancier fait de Daniel Kelly, Danny le nageur, son héros? La natation, encore plus en Australie, explique-t-il, constitue une des bases de la société. Pour vaincre (l'autre et soi-même), se surpasser, encore, toujours... C'est la vie de Danny, aspirant champion en grand bassin, dont l'espoir est une participa-

tion aux Jeux olympiques. Mais voilà, ça commence mal pour Danny. Il est fils d'immigrés - une mère coiffeuse grecque et un père routier australien. Adolescent, c'est le «petit métèque» qui se retrouve à la piscine pour enchaîner les longueurs de bassin avec «ces petits bourgeois pour qui tout semble facile». Nager, encore et toujours - avec cet objectif, obsessionnel, chez le gamin boursier : les Jeux olympiques.

Racisme et violence, deux piliers de l'Australie

Nager, encore et toujours, pour avancer, pour ne pas se perdre dans ces pensées qui se glissent dans son esprit dans les vestiaires. Dans les coulisses, le racisme et la violence - deux piliers, selon Tsiolkas, de la société australienne...

Et ces mots de Frank Torma, l'entraîneur de l'équipe de natation du lycée, à Danny : «Mon garçon, il faut toujours répondre quand on t'insulte. Et répondre tout de suite. Ça peut être des paroles en l'air, mais ça ne fait rien, tu restes le maître, tu réponds. Une injure, c'est une agression. Tu dois riposter. Tu comprends?» Leçons de vie pour la nage en eaux troubles.

Vingt ans plus tard, Daniel Kelly est de retour. Il sort de prison. L'ancien grand espoir de la natation australienne. La star déchue parce qu'un jour, il a fait la faute. Vingt ans plus tard, il est un homme abîmé par l'enfermement mais qui n'a jamais oublié l'enseignement que lui a inculqué la natation : nager pour avancer, encore, toujours.

Retour à Melbourne, celui qu'au temps de la piscine on surnommait «Barracuda» veut renouer avec ses proches. Commence alors un autre défi pour cet homme : affronter l'ado qu'il fut au temps de Danny pour enfin vivre et connaître l'âge d'homme.

Et c'est ainsi qu'avec *Barracuda*, Christos Tsiolkas nous offre un formidable roman d'apprentissage. Et de vie...

Barracuda de Christos Tsiolkas. Belfond.



Né en 1965 à Melbourne, d'origine grecque, Christos Tsiolkas a mis beaucoup de lui-même dans ce récit.

«Je connais le prix de l'exil»

Récemment, l'auteur australien Christos Tsiolkas est passé par Paris et les bords du Léman, à Morges. Il a assuré le SAV (service après-vente) de son *Barracuda*, son troisième roman en VF, et parlé écriture, religion, natation ou encore racisme. Morceaux choisis.

Le succès : «*La Gifle* (NDLR : 1,2 million d'exemplaires vendus) m'a apporté une mise en avant, une reconnaissance incroyables. Il m'a permis aussi de me consacrer complètement à l'écriture sans être obligé de travailler à côté. C'est donc une chance, pour laquelle je ressens une immense gratitude. Mais cela m'a aussi plongé dans le stress. Une sensation de doute avec moi-même. Ai-je mérité tout ce succès?»

L'homosexualité : «Danny, mon héros de *Barracuda*, est homosexuel, comme moi. Et dans ce roman, je voulais créer un personnage gay sans qu'il y ait besoin de ce moment du coming out. Je crois que le lecteur peut comprendre que ce coming out a déjà été fait. Et puis, quand je lis un livre avec un personnage hétérosexuel, je n'ai pas besoin de savoir comment il a abordé sa sexualité quand il était ado...»

Le racisme : «Je ne cherchais pas à sortir du placard avec ce livre, je voulais toucher à une émotion viscérale, qui touche sans doute au racisme que j'ai subi, gamin.»

L'exil : «L'expérience australienne et cette liberté offerte à condition d'en accepter les codes me donnent une responsabilité. Je connais le prix de l'exil. Tous ces combats obligent à se définir.»

L'écrivain : «Je ne peux plus me considérer comme un ouvrier, c'est sûr. Suis-je un intellectuel? Sans doute. Mais au-delà, tous les écrivains émigrés parlent forcément un même langage qui puise ses racines, entre rage d'exister et obligation de se conformer à une source identique.»

La religion : «Souvent, je m'interroge : "Quelle est donc la réponse qu'apporte la chrétienté au monde méditerranéen qui ne peut pas être satisfait par la religion païenne?" C'est une question fondamentale qui nourrit une grande partie de mes livres. Voilà aussi pourquoi ils parlent toujours du monde contemporain.»

S. B.

Suspense romantique

Star des best-sellers outre-Atlantique et du genre «romance», Maya Banks arrive avec *Protège-moi*, premier tome de sa nouvelle série, *Slow Burn*. Elle a écrit plus de 50 romans depuis 2006, vit au Texas avec son mari, ses trois enfants et ses animaux. Son temps, elle le passe à écrire - et quand elle n'écrit pas, elle va à la pêche ou joue au poker... Maya Banks est un des phénomènes de la «chose écrite» outre-Atlantique, ses détracteurs la raillent en la qualifiant d'auteur Harlequin et pourtant, elle figure régulièrement aux premières places des listes de best-sellers dans le *New York Times* et *USA Today*. Ce fut d'ailleurs le cas avec *Protège-moi*, le premier tome d'une nouvelle série (*Slow Burn*) dont la VF est arrivée tout récemment en librairies.

Toujours en quête de classification, les éditeurs ont trouvé une case dans laquelle glisser l'auteur américaine : c'est le suspense romantique (en VO : «romance»). Mais ce qui différencie Maya Banks du tout-venant harlequinesque, c'est que, dans ses textes, elle n'hésite pas à y mettre une bonne pincée d'érotisme, de modernité et même d'histoire écossaise. Et sur ce flot étourdissant qui symbolise sa production depuis près de dix ans, elle explique : «J'approche l'écriture de la même façon que la lecture. Je suis une lectrice vorace, alors j'écris ce que j'aime lire!» Elle dit détester les histoires écrites à la première personne du singulier, n'apprécier que celles à la troisième personne, et ne supporte pas qu'une journaliste américaine lui glisse que certains de ses livres ont des airs de *Cinquante nuances de Grey* d'E.L. James.



Alors, dans *Protège-moi*, on découvre une famille puissante dont Tori vient d'être enlevée. Son grand frère, Caleb Devereaux, séduisant, va contacter Ramie St Claire pour retrouver Tori. On apprend que Ramie est dotée du pouvoir de se connecter aux victimes et de les localiser. Mais ce pouvoir a un côté négatif : elle éprouve les mêmes douleurs physiques et mentales que les victimes. Elle espère l'aide de Caleb, qui est amoureux d'elle, pour la libérer du psychopathe meurtrier qui a pénétré son cerveau, et va aider la police pour (tenter de) neutraliser son persécuteur. Évidemment, rien ne va se passer comme attendu. Certes, Maya Banks ne recevra jamais le Nobel de littérature, mais on lui reconnaîtra un sens du récit et du rythme, une écriture simple et efficace.

S. B.
Protège-moi. Slow Burn - T1 de Maya Banks. Hugo Roman.

Désunion, union...

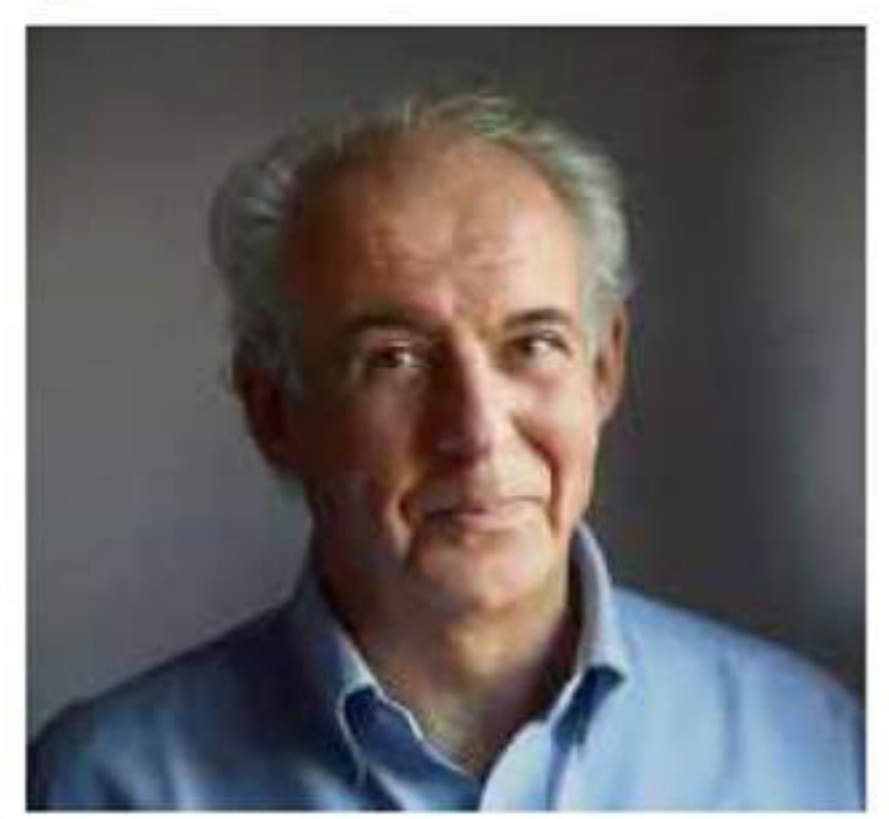
Dans un essai lumineux, le philosophe Roger-Pol Droit répond à la question urgente : qu'est-ce qui nous unit? Un texte réjouissant.

Au compteur, plus de 50 livres. Et série en cours, comme disent les sportifs... En effet, après les récents *101 expériences de philosophie quotidienne*, *Si je n'avais plus qu'une heure à vivre* (l'an passé) ou encore *La Philosophie ne fait pas le bonheur - et c'est tant mieux...* (en février dernier), Roger-Pol Droit est revenu en cette fin d'été en librairie avec le réjouissant *Qu'est-ce qui nous unit?* Un livre ceint d'un bandeau sur lequel on lit : «Une question urgente».

À 74 ans, Droit continue de s'interroger inlassablement. Sa réflexion : les désunions dans un monde noyé d'informations qui divisent. Pis : ces désunions auraient pour conséquence de faire oublier l'autre versant, celui des attachements. Des unions. Du «nous». Dans un court prologue, l'auteur-philosophe précise qu'il n'est pas question non plus d'oublier l'autre versant, celui des liens humains. À force de ne parler que des oppositions, on finit par estomper et par méconnaître les solidarités et attachements. À l'arrière-plan des déchirures subsiste pourtant tout ce qui nous rassemble, nous relie, nous unit.

Pour appuyer sa réflexion et son propos, l'auteur ouvre son livre sur une histoire survenue au IV^e siècle avant J.-C. et racontée par le penseur confucéen Meng Ke. L'histoire d'un enfant qui joue au bord d'un puits, qui s'y penche et risque de tomber. Un passant qui ne le connaît pas se précipite, le tire en arrière. Pourquoi ce geste, pas un instant prémédité, seulement fulgurant? Pour Roger-Pol Droit, l'explication est évidente : le lien humain. Ce lien «rebelle à toute définition facile». Ce lien du «corps parlant»...

En ce XXI^e siècle hyperconnecté, l'incommunicabilité désunit les hommes. Alors, l'auteur de *Qu'est-ce qui nous unit?* s'interroge sur tous ces «nous», ceux de la famille, des amis, des amants, des concitoyens, de ceux qui parlent la même langue... Sur aussi tous ces «nous» qui forment l'humanité. Ces «nous» des vivants. Dans un style toujours fluide et limpide alimenté par de nombreuses références philosophiques, sans jamais se regarder écrire, Roger-Pol Droit signe là un texte lumineux qui répond à cette question urgente : qu'est-ce qui nous unit?



S. B.
Qu'est-ce qui nous unit? de Roger-Pol Droit. Plon.